

Musique

Emmanuelle Giuliani

DANS **ÉTUVDES** 2003/5 Tome 398 , PAGES 691 À 693
ÉDITIONS **S.E.R.**

ISSN 0014-1941

DOI 10.3917/etu.985.0691

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-etudes-2003-5-page-691?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour S.E.R..

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Der Musensohn, de Schubert

*Ich sing' ihn in der Weite,
auf Eises Läng' und Breite,
da blüht der Winter schön!
(Je le chante à la ronde,
sur la terre partout glacée,
et l'hiver se couvre de fleurs!)*

Der Musensohn, début de la troisième strophe.

1. L'œuvre de Schubert est identifiée selon le catalogue établi par Otto Erich Deutsch, d'où l'abréviation D.

AU CŒUR du véritable journal intime que composent les quelques six cents lieder de Franz Schubert, *Der Musensohn* D. 764¹ n'est sans doute ni le plus célèbre, ni le plus émouvant, mais il cristallise de multiples éléments poétiques et musicaux éminemment schubertiens. Il permet, lorsqu'on l'écoute et lorsqu'on l'évoque, de mieux percevoir l'univers du compositeur. Nous allons tenter d'y pénétrer, guidés par « le Fils de la Muse », entraînés dans sa course au bonheur ailée, mutine, irrésistible.

Six mesures d'introduction au piano seul lancent une pulsation assez animée (*ziemlich lebhaft*) que rien ne viendra troubler, exception faite d'un léger *ritenuto* à l'antépénultième mesure chantée. Et encore ne dure-t-il qu'une toute petite mesure, avant la conclusion *a tempo* que couronnera l'éclat affirmatif d'un accord final *sforzando*. Mais commençons par le commencement...

Fin 1822, Schubert vient de traverser cinq années de doute, altérant sa fécondité et sa puissance créatrices. Récemment, l'échec de son opéra *Alfonso et Estrella* l'a beaucoup affecté. Bientôt s'annoncera la maladie irréversible qui appellera la mort, si prématurément. Pourtant, l'ardeur du compositeur renaît et un groupe de cinq lieder², parmi lesquels *Der Musensohn*, signe un dernier retour à Goethe. Goethe, maître de la poésie allemande, figure tant admirée à laquelle il aura consacré soixante-et-onze compositions, dans l'indifférence totale du poète qui semblait lui préférer la musique du médiocre Zelter.

Ici comme souvent, Schubert choisit un poème strophique, emblématique de ces vers accessibles à tous, mais de valeur littéraire « supérieure », selon l'idéal de Goethe. Par la forme strophique il renoue avec le lied populaire (*Volkslied*) ou, plutôt, avec une veine populaire aussitôt raffinée, sublimée, transcendée. C'est la forme et l'esprit des très célèbres *Heidenröslein* D. 257 (Rose des bruyères) ou de *Die Forelle* D. 550 (La Truite). Ainsi entrons-nous aussitôt dans ces œuvres : à chaque écoute de lieder, comme nous sommes reconnaissants au musicien de pouvoir sans peine en retenir la gracieuse mélodie, d'en éprouver intimement la pulsation vitale, comme si nous les avions toujours connues, telles des comptines de l'enfance ! Le lied schubertien accueille son auditeur et lui parle au plus profond de son humanité, bien souvent dans le sombre registre de l'espoir déçu, des amours mortes et de la fatalité. Ici, il infuse au contraire la joie

2. En décembre 1822, *Der Musensohn* D. 764, *An die Entfernte* D. 765, *Am Flusse* D. 766, *Willkommen und Abschied* D. 767, et, au début de 1823, *Wanders Nachtlied* D. 768.

vibrante dans tout notre être, pendant deux minutes, courtes mais ô combien précieuses ! « Un des seuls lieder absolument et totalement gais et optimistes de Schubert³. » Deux minutes : rapidité de l'éclair, accusée encore par la fluide succession des cinq strophes et le tempo allègre du lied, sorte de valse enivrée de l'ambiance radieuse de la nature printanière, des promesses, des aspirations naïves et confiantes. On se rappelle combien Schubert a su – et saura davantage encore par la suite – traduire la désillusion puis la désespérance qui accompagnent l'écroulement des plus beaux rêves. L'exaltation juvénile du Fils de la Muse n'en est que plus touchante dans sa fragilité. Lied éphémère, quintessence du lied : Schubert y trouve « dans la plus extrême brièveté et le minimum de moyens la plus grande force de persuasion⁴ ».

La tonalité générale de Sol Majeur illumine d'insouciance l'ambiance du Lied⁵. Elle évoque tant d'autres mélodies antérieures ou à venir, comme celles de « La Belle meunière » D. 795 (*Wohin?*, *Danksagung an den Bach*, *Der Müller und der Bach...*), cycle composé un an plus tard, empreint d'une couleur solaire très proche. Il n'y aura plus l'ombre d'un Sol Majeur, en revanche, parmi les vingt-quatre lieder du poignant « Voyage d'hiver »... Pour les strophes paires, profitant d'une note-pivot, Schubert module en Si Majeur, à la tierce majeure supérieure, procédé cher au compositeur lorsqu'il veut manifester l'échappée vers la lumière.

Cette tonalité de Sol Majeur, dans sa grâce rayonnante, permet aussi à l'écriture vocale de se déployer dans une tessiture aisée et gratifiante pour la voix élevée de soprano ou de ténor. Du *fa dièse* (sensible de la tonique *sol*) au *sol* aigu : c'est la « zone rêvée » pour l'interprète, où couleurs et inflexions peuvent s'épanouir librement sans contrainte technique majeure, tout au plaisir de goûter et de faire goûter la musique. La note *si*, répétée cinq fois par la voix au début de chacune des cinq strophes, offre un point d'appui harmonique et rythmique, relançant dans la légèreté la pulsation d'ensemble. Durant toute l'œuvre, le piano entretient inlassablement cette joyeuse fuite en avant par le même motif rythmique : deux temps subdivisés chacun en trois croches (6/8), la première – partie forte du temps – marquée à la main gauche parfois très bas sur le clavier, les deux suivantes – parties faibles du temps – dévolues à la main droite, suivant les envolées ou les apaisements de la ligne vocale. Et tout cela avec une simplicité, une modestie souriante absolument confondantes.

Il n'est, pour s'en convaincre, que d'écouter la version inspirée qu'en donnèrent Janet Baker et Geoffrey Parsons lors d'un récital à Edinbourg, en 1980⁶. Le pianiste laisse entrevoir entre les notes volubiles de l'accompagnement les paysages plus ombreux de l'œuvre de Schubert, mais « sans en avoir l'air », avec une humilité qui force l'admiration. La chanteuse, allégeant et colorant avec un art consommé le métal de sa voix de mezzo, savoure chaque mot⁷. Dans la familiarité de l'atmosphère dépeinte par Goethe, elle effleure

3. Brigitte Massin, *Franz Schubert*, Fayard, 1977, p. 988.

4. Brigitte François-Sappey et Gilles Cantagrel (dir.), *Guide de la mélodie et du lied*, Fayard, 1994, p. 616.

5. La version originale est en La Bémol Majeur. La version en Sol Majeur a été publiée chez Leidesdorf le 11 juillet 1828, du vivant de Schubert (n° 1 de l'opus 92).

6. Réédité en CD (BBCL 4070-2) dans la collection BBC Music, par laquelle nous pouvons redécouvrir tant d'interprétations illustrant l'excellence musicale anglaise.

7. Bien d'autres versions peuvent nous combler : celle de Elizabeth Schwartzkopf et Edwin Fischer pleine d'une radieuse éloquence ou, plus près de nous, celle de Ian Bostridge, ténor au timbre délectable, et Julius Drake.

les *sol* aigus, caresse les *fa dièse*, projette délicatement les consonnes comme autant de réponses souriantes aux croches détachées du piano. Au fil des strophes, elle fait ressortir au sein même de la répétition mélodique, selon le sens du texte, de multiples variations poétiques et musicales : ruptures qui métamorphosent cette petite chanson au mouvement perpétuel en chef-d'œuvre merveilleusement ouvragé. Car que dit *Der Musensohn* ? Il salue tour à tour la nature bienveillante, les doux rayons du soleil qui chassent le noir hiver (celui du *Winterreise* D. 911 à venir), les réunions campagnardes de jeunes garçons et filles en quête d'idylle (« ingrédients » préromantiques s'il en est). Mais, surtout, il célèbre le pouvoir bienfaisant et la magie de la musique.

Nous y voici : si ce lied nous touche tant, n'est-ce pas que, dans une mise en abyme exaltante, il nous persuade en musique de l'irremplaçable attrait de la musique ? Aidé de sa flûte et de sa mélodie, le Fils de la Muse réchauffe les cœurs et les ouvre au bonheur : la musique se célèbre par elle-même. Déjà, avec le sublime *An die Musik* D. 547, Schubert avait magnifié la puissance consolatrice et apaisante de son art, mais sur un mode plus nostalgique, non sans tristesse. *Der Musensohn* réveille en nous l'écho de toutes ces troublantes et singulières compositions qui – du Purcell de *Music for a While* au Janáček de *L'Affaire Makropoulos*, en passant par Mozart, Berlioz, Strauss et tant d'autres – traduisent en sons et en silences leur passion pour l'art des sons et des silences.

Bouleversés et heureux que le compositeur nous associe, nous, simples auditeurs, à cette évocation/invocation à la musique, nous chérissons ces œuvres d'un amour reconnaissant.

EMMANUELLE GIULIANI